

Souvenirs 1914-19
du 17 mars 1918 au 5 janvier 1919

17 mars 1918. Suite. Ils attendaient le choc depuis l'avant-veille mais croyaient que c'était pour ce soir. Le terrain a été bouleversé et aussi les abris. A 10 heures du matin nous avons fini notre travail. Les 2 bataillons sont repartis vers l'arrière. Nous avons pas mal de casse - et il y a paraît-il des blessés restés dans les lignes allemandes ainsi que des morts. Je rentre à 11 heures au gourbi. Le calme est revenu. Vers la fin de l'attaque un avion allemand est venu descendre une saucisse mais un chasseur est arrivé le forçant d'atterrir dans nos lignes. Leur aviation est active.

18 mars 1918. Rien de la nuit - et à 6 heures du matin départ pour Rarécourt.

19 mars 1918. Départ en permission.

1^{er} avril 1918. La permission est terminée à 4 heures du soir je repars - je quitte ma femme, ma fille et aussi ma tante qui sont venues me conduire à la gare à 7h ½ seulement le train démarre avec un arrêt près de Ravenel ce qui me permet de revoir une fois de plus ma femme Roberte et mon frère.

A Creil 3 heures d'attente avec 2 alertes d'avions. On débarque à 8h du soir à Noisy-Le-Sec après avoir fait la première partie du voyage dans un wagon en C^{ie} d'un cheval et l'autre moitié en 1^{ère} classe ce qui change un peu. A 10 heures du soir départ pour Revigny où l'on arrive à 4 heures du matin.

2 avril 1918. Départ dans la brouette pour Fleury qui nous y descend à minuit et à pied jusqu'à Rarécourt. J'apprends que l'on s'attend à partir bientôt vers l'inconnu (Champagne ou Somme).

3 avril 1918. Journée de repos. Je vais voir q.q. copains et M. Grosset. Toute la musique redescendra demain on ramasse une couverture et une musette du trop-plein du sac.

4 avril 1918. Faux tuyaux. On part pour Salmagne.

5 avril 1918. Veille du départ - on va à Salmagne en deux étapes. Nous donnons notre dernier concert à Rarécourt.

6 avril 1918. A 5h ½ du matin départ route de Jubécourt. Je vois M. Grosset en passant. Nous prenons le 1^{er} B^{on} en passant. Traversons Jubécourt en musique et on arrive sans trop de fatigue à Ippécourt. Revue du drapeau. Nous cantonnons dans des baraques plus ou moins propres. Je fais un somme jusqu'à l'heure du concert. Le tambour major réclame au chef de musique pour la popularité dont il est l'objet.

Il y a un foyer du soldat - j'y vais faire un peu de correspondance. Ce village a été en partie brûlé et il est très pauvre. Demain étape plus longue.

7 avril 1918. A 5h du matin réveil à 6 heures en route pour Érize-La-Grande. Il pleut et interdiction de mettre les imperméables pour la manœuvre. Une bourra paraît-il. Nous partons pour Loisey - Culey - Silmont puis Longeville. Peu après grande halte 9 heures ½ de pause - on repart jusqu'à Savonnières puis demi-tour par Tannois. Grande pause près de la rivière pendant que se déroule la manœuvre nous nous contentons d'attendre le Rég^{nt}. Nous

regagnons le cantonnement par Trouville en musique sous la pluie qui s'est mise à tomber et qui ne cesse pas jusqu'à l'arrivée - à 6h du soir défilé du rég^t à Salmagne - on a fait une trentaine de K^{tres}.

14 avril 1918. Dimanche. Repos la matinée - Concert l'après-midi. Les tuyaux de départ circulent avec malheureusement beaucoup de chance de succès. Pour aller où ? Ça devient mauvais.

15 avril 1918. Préparatifs de départ. Nous mangeons une bonne tarte que M^{me} Vennesson nous a faite - à 3h ½ de l'après-midi départ en musique de Salmagne pour Nançois gare on y fait une longue pause et l'on touche des vivres pour la route - à dix heures du soir on démarre. Chacun se met dans sa couverture et on tâche de s'endormir.

16 avril 1918. Je me réveille près de Vaires-Torcy. Il fait déjà grand jour. On nous dirige vers Beauvais. Dix minutes d'arrêt en gare. Ma femme et Roberte sont au passage à niveau. Elles ont appris le passage du régiment. Les dix minutes sont très vite passées. On débarque à 12 Kilom^{tes} de là à la Chapelle-aux-Pots. Puis on s'enfile 8 Kil^{tes} pour aller cantonner à Savignies - à 10 K^{es} de Beauvais. A peine arrivé au cantonnement (il est 10h du soir) les Beauvaisiens prennent la route et j'arrive à la maison. Les q.q. heures sont vite passées et à 7 heures je repars pour Savignies.

17 avril 1918. Je viens encore coucher à Beauvais. Mais cette fois j'ai un vélo.

Du 18 avril au 22 avril. Repos à Savignies ma femme et Roberte sont venues y passer ces q.q. jours. Nous avons trouvé grâce à un copain du pays une maison toute meublée.

Le 21 avril. Après le concert du dimanche où il y avait pas mal de parents venus de Beauvais voir les leurs. On apprend brusquement le départ pour le lendemain. Le concert avait été dirigé pour la « Marche du Beauvaisis » par le Père Carlier (Amédée).

22 avril 1918. Après les adieux toujours pénibles nous partons à 8 heures pour nous rapprocher des lignes. Passons à Troissereux, Plouy-St-Lucien, Verderel - Maisoncelle, Maulers où une partie du rég^t cantonne. Pour nous nous allons la chaussée du Bois de l'Écu - pays tout en longueur où l'on prend la bonne pour le défilé. Cantonnement moche. Il y a beaucoup d'évacués. Pas de chambre pour les officiers pourtant on trouve à manger assez confortablement chez des évacués.

23 avril 1918. Repos le matin. Après-midi réception du général de D^{on} qui nous tient jusqu'à 5h ½ pour la Marseillaise.

Rectification de la tenue - pas de bottes mais les bandes molletières. Demain départ pour paraît-il une longue marche.

24 avril 1918. A 6h ½ du matin départ pour l'inconnu. On prend tous les chemins de terre afin d'éviter les grandes routes qui sont à la disposition des camions. On traverse Puits-La-Vallée, Troussancourt, Hardivillers, Villers-Le-Comte [Villers-Vicomte] On fait la grande halte entre ce pays et Esquennoy. De là on passe par la traverse à Fléchy Bonneuil, Crouy-en-Thelle. Là il y a encombrement voitures - autos qui montent vers les lignes - on prend les postes. On commence à entendre le bruit du canon. Arrivée à Essertaux revue comme à l'habitude du drapeau nous cantonnons dans l'église. Pas de paille. A quelle heure aurons-nous la soupe ?

Personne n'en sait rien. Je fais un tour dans le pays qui est encombré de Rég^{ts} divers. Remue-ménage genre Proyart. Nous sommes à 17 kilomètres de Moreuil. Resterons nous longtemps ici - on ne sait. Je me couche de bonne heure.

25 avril 1918. Le curé vient nous dire le bonjour au lit. Puis il fait sa messe - que nous entendons au lit. Ce n'est pas banal. L'après-midi il y a un concert en plein air au château. Concert organisé par un rég^t d'artillerie. Le ~~la-seène~~ perron sert de scène - q.q. camarades prêtent aussi leur concours et une partie de la musique. La « Marquise et son vieux curé » sont parmi les invités. Après la séance match de ballon. A onze heures du soir le chef vient nous prévenir que l'on part à 3h du matin. Dans la journée nous avons évacué l'église ! On nous avait trouvé une vieille baraque à jours pour remplacer le lieu saint.

26 avril 1918. A 3 heures debout. Le sac est vite monté. On s'allège de tout ce que l'on peut dans les instruments car on les laisse ici. Départ à 4h ½ on traverse Plessis-de-Roye. Là on prend brancards et sacs à pansements et on suit une piste pour atterrir dans un bois. Il paraît que c'est là que l'on va attendre on monte la tente - assez belle journée. Je fais un somme sur un matelas de feuilles on y est très bien. A 3 heures de l'après-midi debout on lève le camp pour aller dans un château voisin - on se dirige vers Chaussoy-Epagny. En effet on nous loge a. [mot coupé] dans les Combles du château.

(1777 Baron de Morgan). Nous ne sommes pas épatamment logés mais il y a pire. On y trouve bouquins et vieille musique. Il n'y a plus aucun carreau au château. Des pièces qui étaient installées tout près on fait tout sauter.

27 avril 1918. La journée se passe tranquille. Dans la soirée on apprend notre départ pour 7h du soir (4 équipes seulement) à 7h on est prêt avec brancards et sacs de pansements puis contre ordre - on ne part qu'à 9 heures puis ensuite c'est à 2 heures du matin.

En attendant nous allons coucher - nous avons descendu du grenier pour un une grande cham[bre] au 1^e étage - à 1 heure debout un coup de [jus] et à 2 heures en route.

28 avril 1918. On passe à Epagny puis à travers plaine et sans nager on arrive à Thory par la route de Sourdon le village a déjà dégusté. On nous trouve une cave assez propre. Il est 5h du matin. En attendant les évènements on fait un somme à 11 heures du matin je me réveille - la faim sans doute. De temps à autre q.q. rafales arrivent tout près d'ici. La cave n'a rien de bien solide. Il ne faudrait pas en essayer la solidité. De jour c'est interdit de circuler dans le village. Espérons qu'il n'y aura pas trop d'ouvrage. Où est le temps où nous étions au repos dans ce village.

29 avril 1918. On fait la grasse matinée. Puis on se met à nettoyer et consolider le gourbi avec des fagots que l'on va chercher dans le pays. Toute la journée q.q. rafales arrivent. Pas d'ouvrage pour l'instant. Ce soir je suis de corvée de soupe pour le PS. La pluie fait son apparition. Le soir canonnade comme à l'habitude.

30 avril 1918. A 1 heure du matin debout pour la corvée de soupe. C'est calme. En 5 minutes nous sommes au lieu de distribution près d'un silo de betteraves qui sert de poste de commandement. C'est bien trouvé nous sommes assez près des lignes et j'ai rarement vu servir la soupe aussi près surtout avec le bruit qui s'y fait. Les plats qui se heurtent les appels de l'un à l'autre. Tout se passe bien et l'on rentre sans incident. Je mange de bon appétit et au lit jusqu'à 8 heures. Puis q.q. corvées entre autres 2 chevaux à enterrer dans des trous d'obus. Je visite q.q. maisons. C'est bien malheureux de voir mobilier et linge qui se perd quand il y a tant d'évacués qui n'ont rien.

Hier il y a eu des intoxiqués par les gaz. C'était pour la plupart des jeunes qui avaient fait les fanfarons. Il y a eu aussi des téléphonistes brûlés aux genoux s'étant accroupis pour réparer des lignes. Jusqu'alors aucun blessé - un seul mort pourtant il y a du marmitage.

1^{er} mai 1918. Rien d'anormal. Temps brumeux rafales comme toujours.

2 mai 1918. Dès le matin bombardement violent de part et d'autre. Il y a attaque sur notre gauche. Nous commençons à creuser notre sape. Mais dans l'après-midi nous sommes obligés d'interrompre le travail car ça marmite dure. Dans la soirée un peu de calme venait.

3 mai 1918. A 7h ½ je me lève et vais avec Drouet emplir des sacs de p. de terre. En rentrant nous préparons des sacs d'avoine après la soupe nous allons au ravitaillement pour le cidre - et dans l'après-midi on remet ça pour les sacs d'avoine. Dans le grenier où nous travaillons on aperçoit les lignes dans la plaine - on voit les 75 éclater. Nous sommes tranquilles pour notre travail. Je prends le planton à minuit et vais charger la voiture CHR de p. de terre et d'avoine.

4 mai 1918. Je travaille à la sape - journée assez calme - qui se termine par une petite séance sans casse - à 10 ½ du soir je me lève pour aller chercher une M^{ne} à coudre qui l'on ne trouve d'ailleurs pas. A minuit la soupe et à 3 heures du matin sous une pluie battante je vais avec Boinet charger des sacs d'avoine sur une charrette qui en revenant s'échoue dans un trou d'obus. Obligé de décharger la voiture pour la tirer de l'ornière ;

4 mai 1918. Il est 5 heures du matin lorsque la voiture est rechargée - on fait ensuite puisque c'est calme une tournée à la recherche d'une M^{ne} à coudre. On ramène par la même occasion du cidre et des légumes.

5 mai 1918. Travail à la sape au PS journée qui se passe assez bien. Nous faisons avec un billard un autel pour M. l'aumônier !!

6 mai 1918. Ce matin repos. Après-midi travail à notre gourbi. Dans l'après-midi séance de très près il y en a un qui choit dans la cour. On ramène 3 corps dans un piteux état. C'est horrible de voir cela. Si les gens voyaient ces tableaux ils se rendraient peut-être compte de ce que c'est la guerre. La corvée de soupe se fait laver complètement car la pluie tombe à torrent.

7 mai 1918. Corvée toute la journée. Nous avons appris qu'hier une personne ! voulait que nous menions les voitures chargées d'objets pour l'arrière jusqu'en dehors du pays. Là des chevaux viendraient s'atteler. Et cela pour éviter que les chevaux se fassent tuer dans le pays. La vie d'un homme ... !

8 mai 1918. Après-midi travail au gourbi temps lourd - l'aviation allemande se ballade. L'un d'eux mitraille le village à faible hauteur - marmitage habituel - surtout vers l'église. Nous avons trouvé un fût de vinaigre. Le lendemain on va pour le chercher mais un obus malheureux était tombé sur la cave à cet endroit et recouvert le tonneau. Le soir corvée de soupe.

9 mai 1918. A 1 heure du matin corvée de soupe mais on attend q.q. peu car il y a séance. Un obus tombe sur un hangar dans la cour - à 11 heures du matin je vais chercher un établi dans le pays - puis des poireaux pour la soupe. Ce soir relève. Je trouve dans le pays du linge tout propre. Belle journée. Avions en quantité. Je travaille à la sape di PS et à l'autel de l'aumônier. Je vais manger avec Robert Hyttenhove - un bon repas - qui vous retape.

10 mai 1918. La relève s'annonce vers 3 heures du matin. Le temps de s'apprêter et nous voilà en route pour l'arrière. Nous passons à Sourdon et on arrive dans le bois près de Chaussoy vers 7 heures du matin. Je reprends ma place d'aide cuisinier. Ici on couche sous la tente. La journée finie je ne suis pas long à m'endormir.

11 mai 1918. Temps orageux aujourd'hui. On est tranquille ici. Les camarades font un peu de musique. Les permissions sont de nouveau arrêtées. Bombardement violent vers le soir. On apprend que les boches ont attaqué près de chez nous. Les nôtres là-haut ont subi un violent bombardement du lourd et du gaz.

Personne n'a été atteint heureusement.

12 mai 1918. Grand calme après la bagarre. Pluie toute la journée. Rien de nouveau.

Jusqu'au 17 mai 1918. Nous restons au bois mais un ordre vient nous surprendre - on nous envoie à Chirmont pour l'installation d'un nouveau Poste de Secours. On y arrive vers 17 heures.

Du 18 au 24 mai 1919. On commence les travaux - on part de la cour d'une ferme pour traverser la route par un tunnel et aboutir dans la cave d'un café. On trouve à s'installer dans des caves - où on a encore assez de confort - Grande chaleur - q.q. bombardements dont certains aux gaz.

Jusqu'au 27 mai 1918. On travaille à Chirmont à la construction du PS.

Le 28 mai 1918. Départ à 3 heures du matin pour Thory - voyage sans incident. C'est calme. Les avions voyagent en quantité. Notre première journée se passe bien. Je suis de corvée au Poste de secours pour peinture à la chaux. La nuit je vais conduire des malades à Chirmont. J'y vais en auto et revient à pied. A l'entrée de Thory au retour q.q. 105 éclatent très près. Pas de course. Le tir s'allonge et tout va bien.

29 mai 1918. De bon matin bombardement. La matinée est meilleure. Le temps se couvre nous n'avons pas trop de boulot. Encore 4 jours pour la relève.

Le 2 juin 1918. Descente au bois de Chaussoy pour 8 jours. Repos peu plaisant. Aucune commodité et avions la nuit qui lâchent des bombes de droite à gauche. Je remonte avec plaisir à Chirmont.

12 juin 1918. On monte à Chirmont dans la soirée et on reprend ses habitudes.

13 juin 1918. Belle journée. Je travaille à la sape du PS.

Jusqu'à la fin du mois de juin. Continuation des travaux. Belles journées - mais en règle générale bombardement dans la fin de l'après-midi par des 210. Ils ont certainement repéré les travaux que nous faisons. Comme rien ne résiste à de pareils morceaux - au premier obus on file en plaine - un de ces 210 est tombé près de la cave du nouveau PS mince de cratère - je me demande si la sape aurait résistée. Dans la soirée on va voir l'attaque journalière des saucisses par les avions allemands.

2 juillet 1918. Les travaux étant terminés nous descendons près d'Hénonville pour de nouveaux travaux PS - en bordure de la ligne de Chemin de Fer Paris Boulogne. C'est près de La Faloise et d'Ailly-sur-Noye caché dans la verdure il y a des gourbis potables. La rivière La Noye passe à 50 mètres. Le temps est superbe. On y sera mieux encore qu'à Chirmont. Nous déménageons tout notre matériel confortable - tables, bancs, chaises, matelas, édredons, glaces, etc. ... Depuis hier soir alerte partout. Craint-on q.q. chose on ne sait - on parle de suspendre les permissions alors c'est qu'il y a q.q. chose qui couve on verra par la suite.

4 juillet 1918. Tout est redevenu calme nous allons au château de La Faloise faire concert chez un état-major américain pour l'anniversaire de leur fête nationale.

Jusqu'au 14 juillet 1918. Nous continuons nos travaux de terrassement. Ici la vie est tranquille. Le soir on se promène sur la ligne - aucun train d'ailleurs n'y circule. Une attaque passe presque inaperçue. Nous ne l'apprenons que par les tuyaux et aux bruits que font les pièces lourdes. Le 14 juillet se passe sans incident. On fête q.q. peu sans faire de folies. Le soir je monte avec l'équipe pour relever ceux de Thory. Nous arrivons à 9h du soir par un temps couvert et une chaleur torride. Nous avons un gourbi épatant à 7 ou 8 mètres sous terre : une petite chambre pour nous quatre - une bonne couchette. A 11 heures je vais à la soupe et me laver car il pleut comme il faut. Je prends le planton aux gaz de 2heu à 4h du matin.

15 juillet 1918. Je me lève tard et vais faire un tour dehors prendre l'air. C'est calme - temps lourd. Peu de corvées à faire. Je pense que nos 8 jours se passeront bien. On nous annonce le soir la suppression des permes et une attaque boche sur Ch[âte]au-Thierry.

16 juillet 1918. J'ai passé une bonne nuit. Il y a du marmitage mais là-dessous je n'ai rien entendu. Temps lourd - rien à faire qu'à dormir.

17-18-19 juillet 1918. Rien à faire - on fait la sieste sous un pommier en regardant les avions qui se font sonner.

20 juillet 1918. Journée calme. Orage. Le soir je vais à la Coope de Sourdon avec un camarade. En route nous sommes salués heureusement après notre passage. Nous rentrons vers 9h ½ du soir - forte pluie.

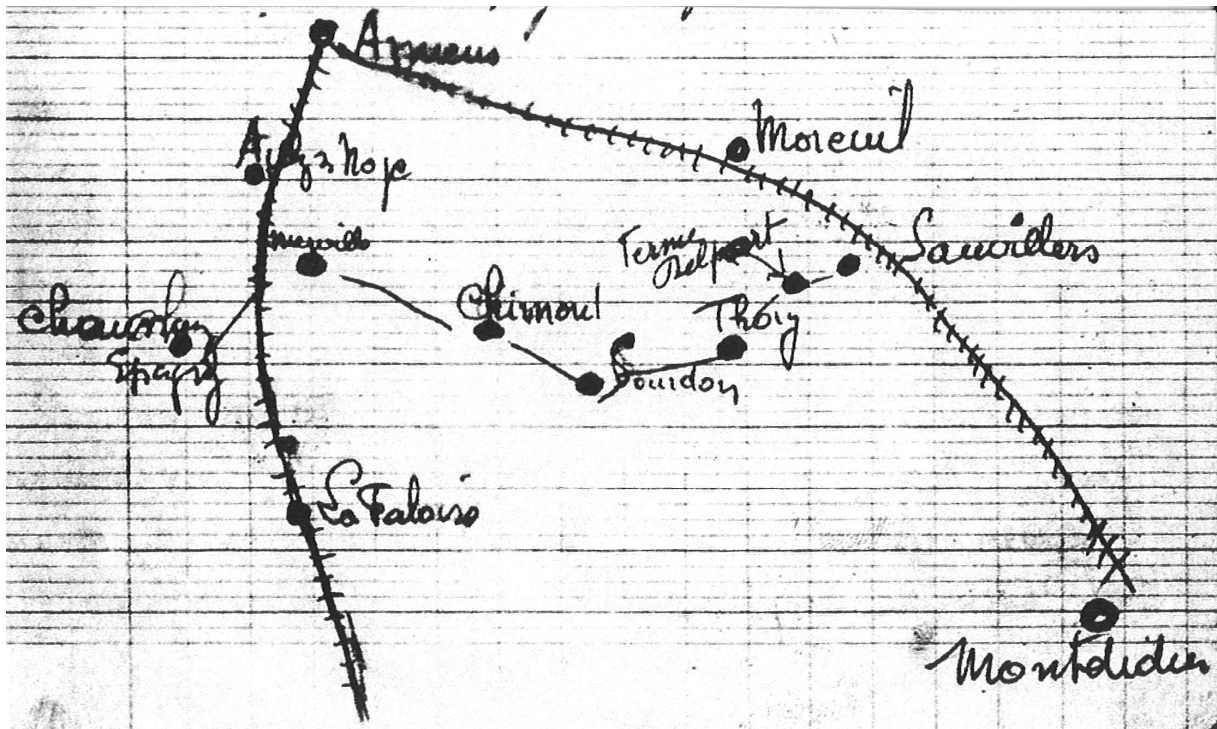
Tout à coup le ciel s'illumine et un fort bombardement boche s'en suit. Nous craignons que ce soit chez nous aussi on allonge le pas car nous sommes partis en fraude et s'il y avait de la casse on pourrait avoir besoin de nous. Puis le calme renaît. Le coup de main allemand était sur le secteur voisin. A 1 heure du matin on emmène un blessé que nous transportons aux divisionnaires.

21 juillet 1918. A 4 heures du matin corvée à Chirmont pour aller chercher du matériel. Journée tranquille. On se prépare au coup de torchon. Pourvu que ça marche.

22 juillet 1918. Journée calme avant la bagarre. Vers le soir les grosses pièces font du réglage. Certainement. La nuit venue nous allons à Thory avec les brancardiers du B^{on}. Là 2 autres équipes de chez nous nous rejoignent. Pas moyen de se reposer. Des tanks écossais arrivent. Le bruit des moteurs est couvert par un avion volant très bas - pour ne pas donner l'éveil.

23 juillet 1918. A une heure du matin en route pour les lignes. On fait équipe par deux avec des relais depuis les C^{ies} d'attaque jusqu'à l'arrière. Je suis avec Drouet derrière les

brancardiers de la 3^{me} C^{ie}. Nous prenons place derrière la tranchée de départ. Un grand calme règne. Les hommes sont déjà prêts, les sacs bouclés attendant l'heure H. Le jour vient petit à petit. A 5 heures du matin 3 ou 4 coups de 75 bien timides et aussitôt le bombardement commence et va en augmentant. Nous avons encore une heure environ à attendre. On a la fièvre sous un pareil vacarme. Je voudrais que ce soit déjà en route. Les boches envoient des fusées. Elles grimpent dans le ciel demandant le barrage. Leur tir est assez faible. Ils arrosent un peu partout et parfois pas loin de nous. Nous sommes à mi-crête. Tout à coup on voit les tanks qui avancent bon train. Il est 6 heures. Coup de sifflet. En route. Départ lent. Le tir des 75 s'allonge - il y a 1 500 mètres à faire sans courir. Le temps est brumeux et couvert. Nous laissons 150 mètres de distance avec la ligne de tirailleurs et en route au pas avec des arrêts. Les mitrailleuses marchent bon train et le tir des 75 va de l'avant. Les tanks couvrant les hommes de leurs masses - nous passons nos fils de barbelés et les avant-postes - puis les barbelés allemands coupés par nos 75. Pas de tranchées. Les Allemands n'avaient que des postes de mitrailleuses placées en quinconce. Direction du village de Sauvillers. Devant ce pays la 1^{re} vague s'arrête et la 2^e vague passe devant nous sommes sur un grand plateau.



C'est la première fois que nous allons avec les C[mot coupé] au moment de l'attaque - à droite comme à gauche la ligne des tirailleurs avance vers Sauvillers. Notre artillerie tire sans arrêt allongeant le tir au fur et à mesure. Les tanks avancent vers les nids de mitrailleuses. Les prisonniers rapploquent et filent en vitesse vers nos arrières. Le bruit est infernal. Une fumée emplit l'atmosphère. De temps à autre on s'allonge car les balles sifflent de bien près. Le 1^{er} blessé est un allemand - 4 prisonniers se chargent de le transporter - et 2 viennent ensuite avec nous qui nous aiderons. Ils auraient certes préféré filer plus loin. La pluie se met de la partie. C'est bien embêtant. Les avions rasent les bois de l'autre côté de Sauvillers où les boches tiennent dur. Je trouve dans un poste de mitrailleuse un attirail complet - jumelles, poignard, pistolet, cigares, cigarettes. Ils avaient leur petit confort malgré le peu de distance de nos lignes. Petit abri pour 2 bien clos - provision de bouche, lard saucisses beurre - bidons de café. Nous faisons un deuxième et troisième voyage. La pluie ne cesse pas. Les tanks regagnent l'arrière vers Thory. Nous nous mettons à l'abri dans une sape étroite. Un allemand y meurt lentement - une balle dans la tête, la cervelle sort. Il râle là sous la pluie - et on est là

impassible comme s'il n'y avait rien. Quelle triste chose que la guerre. Pas de blessé pour l'instant. Nous relâchons les deux allemands qui se trottent en vitesse vers Thory - car les leurs commencent à réagir et arrosent le plateau avec du lourd.

De gros nous éclatent avec un bruit formidable nous allons à la recherche du PS qui se trouve dans la ferme Delpart en arrière du village. Nous y voilà parti et en même temps à la recherche des brancardiers avec qui nous marchons. Après un moment de natation au travers du bled détrempe nous arrivons à la ferme en question. Le coin a été sévèrement endommagé par notre artillerie. Les abris n'existent plus. Q.q. tas de paille brûlent encore. Nous trouvons les brancardiers derrière une meule. A côté des C^{ies} de réserves creusent des trous individuels pour la nuit. Le canon gronde toujours. Au moment de partir à notre relai ayant reconnu le poste de brancardiers on amène un blessé de 272^e et nous donnons un coup de main pour son transport à l'arrière. Nous avons déjà fait 500 m en appuyant sur notre droite car ça marmite fort et devant nous on venait d'en voir se faire moucher.

Tout à coup un éclatement derrière nous tout près. J'ai la sensation de recevoir un gros caillou à l'épaule droite. Tout de suite je sens le sang chaud qui me coule le long du bras. Ça y est je suis blessé. Nous posons le brancard et mon camarade Drouet me fait un pansement - un brancardier me remplace pour le transport du blessé et je pars vers Thory avec Drouet. Je souffre assez de mon épaule. A Thory mon pansement est refait et j'attends l'auto pour l'arrière j'apprends que Couprie a été lui aussi blessé au bras. Je suis allongé sur un brancard et on m'emballage en auto - arrêt à l'ambulance de la Division. Piqûre antitétanique. Une demi-heure après nouveau voyage en auto jusqu'à Conty. Je ne fais pas de causette en cours de route - d'abord parce que je souffre un peu de l'épaule puis sur quatre il y a un américain, un noir et un allemand - pas moyen de converser. A Conty nous sommes [mot coupé] de la gare dans une usine. On nous sert à manger. J'ai hâte d'être couché et j'ai sommeil. Enfin voici le train. Direction Beauvais. Il est nuit. Je passe à 500 mètres de la maison. Pas moyen de descendre, on ne débarque personne. Arrivé dans une gare (peut-être Clermont) on débarque en auto pour Catenoy dans une grande ambulance de campagne.

24 juillet 1918. Il est 1 heure du matin. On nous sert du café au lait. Puis triage des blessés. Après une heure environ d'attente vue le nombre de blessés car on passe par N^{os} comme dans les grands magasins. A l'appel de mon nom je m'éveille de mon sommeil car je m'étais endormi dans mon coin et on cherchait après moi. Je passe dans une salle voisine. Là on me déshabille complètement et on m'allonge sur un brancard avec 2 ou 3 couvertures sur moi. Mes affaires sont étiquetées pour ma sortie.

Nouvelle attente puis je passe au nettoyage.

Là une infirmière me lave de la tête aux pieds. Il n'y a qu'à se laisser faire. Une infirmière me nettoie la plaie et enlève les pansements. Une fois prêt je passe à la radio et tout de suite sur le billard. Une infirmière et un aide me ligote sur la table. Puis on me colle sur le nez l'appareil enchanteur à l'éther au bout de q.q. instants je me sens partir au pays des rêves.

Puis j'entends parler autour de moi il me semble que je rêve. J'ouvre les yeux je suis dans un bon lit bien emmitouflé. Je reprends mes sens et n'ose pas bouger.

Je suis dans un grand baraquement où il y a peut-être une quarantaine de blessés.

Pas moyen de se sauver. Je suis complètement nu dans mes couvertures. Un peu de soupe le soir et du lait et je m'endors pour jusqu'au lendemain ;

25 juillet 1918. On nous sert du café. Le marchand de journaux passe dans le baraquement. Il y a deux infirmiers et une infirmière pour la salle. Pansements et prise de température. Le soir visite du chirurgien qui renouvelle les pansements à faire. Le mien n'est pas à refaire ce sera pour demain. Près de moi un blessé qui ne se rappelle de rien même pas de son nom.

26 juillet 1918. Journée qui coule tranquillement dans le calme du camp. Parfois q.q. plaintes qui proviennent de la salle d'opérations toute proche. « La salle du sourire » comme l'on dit ici. Le soir on me refait mon pansement et demain je pars.

27 juillet 1918. On me donne des effets et mes affaires personnelles. On m'évacue couché. Je serai mieux - à 11h du matin on embarque dans des wagons aménagés pour le transport des blessés - et en route pour Quimper. Passons à Clermont - Persan Beaumont, Mantes puis c'est la nuit et on roule toujours avec parfois des cahots qui font rouspéter ceux qui sont plus amochés. Passons Le Mans à 8 heures du matin.

28 juillet 1918. Puis Angers, Nantes où le train fait une longue pause. On repart Vannes Lorient et enfin Quimper il est minuit.

29 juillet 1918. Des autos nous attendent et nous conduisent à l'Hôpital complémentaire. Il se trouve dans un ancien collège (St-Yves) grands bâtiments très propres. Je m'endors dans un bon lit jusqu'à 8 heures. A 9 heures pansements - je danse un peu car tout est collé. On est assez libre ici - 3 jours par semaine permission pour Quimper. Le reste de la semaine promenade dans les jardins du Collège. Bonne nourriture. C'est plutôt relâche en ce qui concerne la surveillance. Ce sont des infirmières bénévoles qui font les pansements peut-être moins bien qu'une ou deux infirmières de métier attachées à l'Hôpital. Moins d'o [mot coupé] qu'à l'Hôpital de campagne. J'espère rester au moins une vingtaine de jours ici au repos.

30-31 juillet 1918. Belles journées. La sieste dans le jour. Le soir je vais promener au jardin. Je ne souffre pas trop de mon épaule. Je me fais bien à cette petite vie là si ça pouvait durer q.q. temps.

Du 1^{er} au 5 août 1918. Rien de neuf. Ma plaie est toujours à nettoyer. Quand elle sera propre on va me la recoudre.

Dimanche je suis sorti. Peu d'animation dans la ville. Paysans endimanchés de l'ancien costume toujours à la mode. La petite veste à parements jaunes et pantalon bleu et la blouse de toile. Les femmes aux robes amples et aux bonnets divers.

Jusqu'au 20 août 1918. Toujours la bonne vie et je ne demande qu'une chose c'est que cela dure le plus longtemps possible. J'ai déjà visité Quimper en partie. La promenade de l'Odéon rendez-vous du monde chic de la ville. J'ai assisté à une revue et remise de décorations à des blessés sur la place de la République. Le Champ de Bataille comme l'on dit ici. Défilé de la classe 1918 au son de q.q. clairons et tambours. Je suis allé jusqu'au Champ de Courses où est installé un grand camp de réfugiés logés dans des baraques Adrian. Le 15 août - j'ai assisté à la procession « Le Pardon » dans les environs étaient venus dans leurs plus beaux atours. Les Bretonnes aux coiffes originales suivant le pays, aux tabliers bariolés. Les hommes aux chapeaux à boucles sur la promenade de l'Odéon une petite foire qui fait croire que la guerre n'existe pas. J'ai eu à l'Hôpital la visite de la tante d'un camarade (Sénéchal). Cette personne habitait Beauvais (directrice de l'Ecole normale des filles). Elle m'invite à aller déjeuner avec sa famille. J'y suis allé le dimanche suivant - très bien reçu et on est allé au cinéma ensuite. Ma blessure va mieux - on doit me prendre du pus et si ça va on recoud la plaie. Encore une bonne quinzaine en perspective. Ici on va en convalescence près de la mer en attendant la permission.

Le 24 août 1918. Je quitte l'Hôpital 30 et passe au n°4 même ville. Il paraît que l'on y est mieux qu'ici. Question nourriture. C'est parce qu'il y a un arrivage de blessés au 30 et pour

avoir de la place - on répartit les moins blessés ailleurs. Ici la direction de cet Hôpital complémentaire est dirigée par des Sœurs - des soins mais pas d'opération. Certes on y a une nourriture plus soignée qu'au 30 mais si l'on veut être bien vu de la direction il faut aller à la messe. Pour mon compte rien à faire. Avec seulement un copain nous oublions en sortant de table d'aller à l'office. Mauvais point pour la convalescence. Certainement.

27 août 1918. Nouveau changement. Je retourne au 30. Le chirurgien me fait rentrer pour la couture.

Le 30 août 1918. Je passe à la table d'opération. Réveil au lit chambre 7. Il n'y a que q.q. lits. Je suis mal fichu pendant q.q. jours.

Le 5 septembre 1918. Je vais mieux et je monte au 1^{er} étage dans la grande salle.

19 septembre 1918. Je pars en convalescence à Douarnenez. Au début sorties journalières dans la ville. Au bout de 8 jours pour cause d'épidémie de je ne sais quoi interdiction de sortir dans Douarnenez.

Après un séjour de q.q. jours je pars en permission à Beauvais avec une convalescence.

31 octobre 1918. Expiration de la convale[scence]. Je pars pour Mantes et passe la journée à Paris avec ma femme et Roberte.

1^{er} novembre 1918. Départ pour Mantes à 4 heures de l'après-midi. Avec regrets il me faut quitter les miens et quand les reverrai-je ? J'arrive à Gargenville vers les 7 heures du soir. Voyer ensuite baraquement. On nous sert à manger et après au lit. Mais il y a changement auprès des jours précédents.

2 novembre 1918. J'ai passé une bonne nuit et je repars cette après-midi à 1 heure pour Is-sur-Tille où je dois être équipé.

Vite que j'y sois rendu - j'en ai plein le dos d'avance. Avec ça la pluie fait son apparition. A 5 heures du soir départ pour aller échouer à Neufchâteau que le lendemain soir à 10 heures.

4 novembre 1918. Nous sommes logés dans une caserne. Il y a pas mal d'Américains. Je suis équipé dans la journée. Sac, fusil et tout le reste.

5 novembre 1918. Départ pour rejoindre le régiment. Passons à Toul, Nancy Lunéville puis Ozerailles. Je fais 4k à pied jusqu'à Hablainville où se trouve la musique. Il est 10 heures du soir.

6-7-8 novembre 1918. J'ai retrouvé les copains et reprend les habitudes du métier. J'ai échangé mon fusil contre la clarinette. C'est moins lourd et moins encombrant. Ici le secteur est très calme. Les habitants vaquent à leurs occupations - comme si rien n'était. Nous faisons de la musique. Les tuyaux circulent. Ils sont bons. Peut-être aurons-nous bientôt la paix. Attendons pour en voir la réalisation.

Le 10 nov. 18. Demain on plie bagages. Le régiment monte en lignes.

Le 11 nov. 1918. A 5 heures débout et à 7 heures la musique prend la route. A q.q. kilomètres de là - le Colonel arrive à cheval sur nous et annonce que l'Armistice est signé. C'est la joie

partout. Chacun est heureux et soulager de penser qu'enfin c'est fini de la guerre. Nous cantonnons à Thiébauménil !!

Suite 11 nov. 1918. Comme logement baraque à couchettes superposées. Dans la joie on s'installe. On touche le ravitaillement et des bougies. Le soir concert sur la place. Il y a du populo. La gaité règne. Après le concert nous organisons de nous-même une retraite aux flambeaux. Les bougies vont servir - et en route à travers le pays - avec aubade devant le logement du Colonel content de la marque de sympathie que l'on montre pour lui. Notre chef est stupéfait car il n'avait pas été mis au courant de cette retraite pas plus que le s/ chef.

12-13-14-15 novembre 1918. Nous restons dans le cantonnement jusqu'au 15. Départ demain pour l'inconnu.

16 nov. 1918. Nous quittons le village pour aller cantonner à 6k plus loin à La Neuville-aux-Bois. Nous logeons dans une habitation. Les propriétaires viennent y faire une visite. Mais il n'y a plus rien dedans. Q.q. prisonniers français du début de la guerre en pantalon rouge arrivent déjà. Ayant quittés les lieux où ils étaient contents de rentrer. Je vais faire un tour aux abords du pays. Il y a le fort de Manonviller qui en a pris un coup. Les Allemands ont essayé là leur 420 et fait sauter une partie du fort.

17 novembre 1918. Nous partons de bon matin on traverse la frontière en jouant Sambre et Meuse. Dans le premier village habité (Maizières) les habitants sont en habits de fête. Ils nous reçoivent comme des sauveurs. Des jeunes filles en blanc chantent La Marseillaise. Dans chaque village traversé c'est la fête. Des banderoles au travers des rues. De vieux drapeaux tricolores aux fenêtres des képis rouges de 1870 - etc.
Nous cantonnons à Diane-Capelle. Ici on parle français. Bon cantonnement.

18 novembre 1918. Marche de 20 K^{tres} - on traverse chaque village en musique. Nous couchons à Sarraltroff. On parle beaucoup moins le français beau pays. Nous logeons dans une station de cure.

19 novembre 1918. Nous quittons Sarraltroff pour Goerlingen - à 4 Kil. de là. Ça rapproche l'Allemagne. 20^{eme} séjour dans le village.

21 nov. 1918. Longue marche pour aller à Pompey. Bien reçu.

22 nov. 1918. On repart. J'ai fait un bon déjeuner dans la maison où Carlier logeait. Bol de lait - pain confitures - 18 Kil. à faire. Route très bonne et le pays est magnifique. Nous faisons la pause à l'entrée du village d'Angevillers. Délégations du village jeunes filles en costumes alsaciens.

Les vieux de 1870 ont arboré leurs médailles. C'est la fête. La maire souhaite la bienvenue au Général Philippeau qui arrive en grande pompe dans la ville. Il y a une foule immense. Ce sont les premières troupes françaises qui passent.

Après le défilé habituel - on nous mène cantonner. Nous avons tous un lit on nous offre à manger. Après-midi concert suivi d'un bal - ouvert par le Général et le Colonel. Le soir nouveau bal dans la salle des fêtes.

23 nov. 1918. Malheureusement c'était trop beau. Il faut partir plus loin. Nous faisons une assez longue étape. Traversons Reichshoffen - Eschbourg puis Froeschwiller (pays où 1870 est passé) et allons cantonner à ----- ?

24 novembre 1918. Nous partons pour Lembach. Là on est reçu également très bien. Le Pasteur souhaite la bienvenue au Colonel.

Nous logeons dans la salle de bal d'un café. Je couche avec Carlier et la popote en face du cantonnement chez un épicier. Nous y sommes très bien. Les habitants font un tas de choses pour nous faire plaisir.

Nous allons chez un tailleur où loge un de nos camarades. Il parle le français. Il voudrait avoir la musique et les paroles de « Minuit chrétien » malheureusement nous n'avons pas ça à lui donner.

Après 4 jours de repos - c'est de nouveau le départ.

29 nov. 1918. On part de Lembach avec regrets car on y était très bien.

Nous passons la frontière de la Bavière près de Wissembourg. Nous sommes logés à Bergzabern village ou bourg assez important. Nous sommes dans un hôtel pas trop mal. En ville on nous regarde en curieux. Ici plus de drapeaux.

30 nov. 1918. On repart pour Heiligenstein où l'on séjourne jusqu'au 4 décembre.

5 décembre 1918. Nous quittons Heiligenstein pour aller à Spire. Le régiment y fait son entrée dans la matinée. Grand défilé devant le dôme passé par le G^{al} de Division.

Puis on traverse la ville en musique pour aller aux casernes.

Nous y séjournons près d'un mois. Ici c'est la vie de caserne. Après la soupe du soir - quartier libre - ainsi que le dimanche. Une porte monumentale barre la grande rue. Eglises catholiques et Protestantes. Les jeudis et dimanches après-midi concert sur une place de la ville. Pas mal de magasins. Certains aux noms français. Le soir on va à q.q. copains boire un demi de bière dans un café-brasserie - il y a un orchestre. Comme caserne ça dégote celle de Beauvais. Lit à ressort armoire individuelle - lavabos eau courante. Naturellement on reprend les habitudes de la caserne. Etudes répétitions. Mais dans le fond on s'en moque un peu et maintenant on espère au plus vite quitter l'habit militaire. Cinq ans déjà qu'on le porte. Heureux de s'en sortir en bon état. Le soir de Noël nous sommes allés à q.q. uns à la Messe de Minuit dans une église importante - Kaus ? Belle musique et chœurs mixtes très jolis à entendre. Au sous-sol messe pour les Français.

4 janvier 1919. Nous quittons Spire pour aller paraît-il à Landau.

Nous couchons le soir à Oberl.

5 janvier 1919. Nous arrivons à Landau ville plus importante que Spire.

Défilé bien entendu et concert l'après-midi. Nous relevons le 147 d'Infanterie. On loge en caserne comme à Spire. Chaque jour grande parade sur la Grand place pour la relève de la garde. Plein la vue. Nous continuons concerts et comme à Spire quartier libre le soir. ~~Le 18 ou~~ 19. Vers le début du mois on annonce au rapport que ceux qui veulent partir pour les Chemins de Fer peuvent en faire la demande. Après réflexion n'ayant rien à perdre et tout à gagner n'ayant d'ailleurs pas de métier manuel - je me fais inscrire et demande Rouen à tout hasard. Il est entendu que nous ne sommes pas démobilisés et que si le métier ne nous convient pas nous revenons au régiment. L'attente ne dure pas longtemps vers le 18 ou 19 janvier 19 je reçois ma feuille de route pour Abbeville. Je plie bagages et rends tout le matériel sauf les effets bien entendu. Après les adieux aux copains de la musique et aux sapeurs. Je prends le train à Landau. A Nancy nous prenons un train pour Paris et avant de gagner Abbeville je passe à Beauvais.

On est content de se retrouver en bon état - et pour l'instant on veut oublier les malheurs de ces années de guerre - mais il me faut rejoindre Abbeville.

Je loge en arrivant dans une baraque de la gare. Il y a ici un trafic du diable - et en ville beaucoup d'Anglais et des réfugiés du Nord. Q.q. jours après mon arrivée Céline et Roberte viennent me voir. Elles sont désabusées et ne souhaitent qu'une chose - que je ne reste pas à Abbeville - mauvaise impression pour leur première visite. Puis j'ai trouvé une chambre. Elles sont venues me rejoindre. Ensuite nous avons eu une maison. Alors ça a été le déménagement. Fini Beauvais. Maintenant nous avons pris nos habitudes à Abbeville. Céline et Roberte s'y sont habituées. On y a pris ses habitudes. Là ou ailleurs. Démobilisé vers juillet 1919 j'ai repris la vie civile avec plaisir. D'autres soucis devaient nous arriver plus tard à la guerre de 1939-1945.

Je termine bien tard ce cahier (novembre 1957).

A qui pourrait-il servir - bien sûr à être détruit un jour.

Cela m'a fait passer q.q. heures d'écriture. Cela m'a rappelé les endroits passés - les bons et mauvais moments et aussi ...

(C'était il y a 3 jours le 11 novembre) - la pensée vers les camarades de régiment qui sont morts pendant cette guerre de 14-18.

Je pense aussi à ceux de 39-45 à ceux qui sont morts dans les camps de concentration allemands, qui ont donné leurs vies pour un monde meilleur.

Avec le ferme espoir que ce monde viendra.

Robert Delahaigue

14 novembre 1957.

Delahaigue Céline Juliette

Internée par les Allemands à Compiègne et à Romainville - 7 mois.

Delahaigue Robert

Interné par les Français à Doullens - 8 mois.

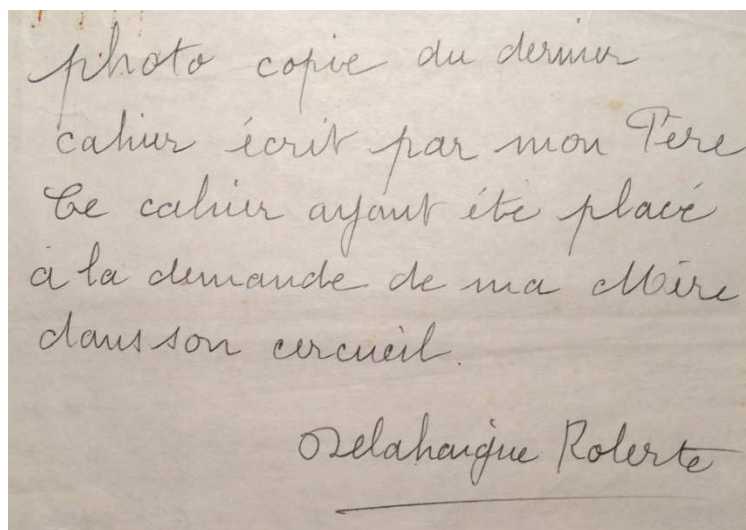


photo copie du dernier
cahier écrit par mon Père.
Ce cahier ayant été placé
à la demande de ma sœur
dans son cercueil.

Delahaigue Roberte